

DOCUMENTAIRE

- Trois femmes accusent des soldats français de les avoir violées.
- Elles témoignent à visage découvert pour la première fois.
- Coréalisé par Gaël Faye, le film est à voir, aujourd'hui, sur Arte.

Trois Rwandaises contre l'armée française

Entretien Jacques Besnard

Le génocide est une marée noire, ceux qui ne s'y sont pas noyés sont mazoutés à vie", écrivait Gaël Faye dans *Petit pays*. Six ans après la publication de son roman auréolé du prix Goncourt des lycéens, l'artiste franco-rwandais poursuit son combat en coréalisant avec Michaël Sztanke le documentaire *Rwanda: le silence des mots* ★★★, diffusé ce samedi, à 18h35, sur Arte (et en replay sur arte.tv). Un film aussi touchant qu'insoutenable dans lequel trois femmes tutsies – Concessa Musabiynama, Marie-Jeanne Murakete et Prisca Mushimiyimana – acceptent pour la première fois de témoigner à visage découvert pour évoquer les viols qu'elles auraient subis de la part de soldats français de l'opération Turquoise en 1994 dans les camps de réfugiés de Murambi et Nyarushishi. Ces femmes ont déposé plainte en 2009 et 2012 devant la justice française, mais l'instruction n'avance guère.

Comment avez-vous eu l'idée de vous lancer dans ce sujet et de travailler ensemble ?

Michaël Sztanke. J'avais déjà entendu parler de ces histoires de viols par des militaires français, je savais que des plaintes avaient été déposées. Je me suis penché sur ce sujet et me suis aperçu, en discutant avec des militants associatifs et notamment une femme qui avait recueilli les premières plaintes en 2004, que les dossiers d'instruction étaient ouverts mais que ces femmes n'avaient reçu aucune nouvelle depuis une dizaine d'années. J'ai décidé de faire un film sur elles et j'ai proposé l'idée à Gaël, dont je connaissais le travail. Je l'ai contacté parce qu'il est membre du

Collectif des parties civiles pour le Rwanda (CPCR) qui défend les parties civiles lorsque des génocidaires sont arrêtés et attaqués en justice en France. Il est très impliqué depuis une quinzaine d'années.

Entre les témoignages de ces trois femmes, vous lisez des textes de Gaël, les vôtres, mais également une citation de l'écrivain sénégalais Boubacar Boris Diop: "Ce qui s'est passé au Rwanda est, que cela vous plaise ou non, un moment de l'histoire de France." Pourquoi avoir mis cette phrase en exergue ?

Gaël Faye. J'entends souvent cette réaction qui est de dire que ce qui s'est passé au Rwanda n'est pas notre problème en France. Cela m'exaspère. Il suffit de voir les réactions sur les réseaux sociaux lorsqu'Emmanuel Macron est allé faire son discours à Kigali l'année dernière... Les gens disent: "Ils se sont entre-tués." Il y a une distance vis-à-vis de cette histoire. J'avais envie de planter l'enjeu politique d'entrée. En disant: on va vous raconter une histoire qui peut paraître lointaine, mais qui est une page de l'histoire de France. Je pense que faire une enquête, un film qui ne s'attache qu'aux faits ou aux chiffres laisse les gens à distance. Tout paraît lointain, abstrait. Ce qui n'est pas le cas lorsqu'on raconte les choses à hauteur d'hommes et de femmes.

Vous avez essayé de contacter l'armée française ?

M.S. Dans un précédent film au Rwanda, j'avais déjà posé cette question à des militaires hauts grades de l'époque qui étaient en poste. Ils m'avaient dit: "C'est impossible. Il n'y a jamais eu ce genre de choses. Au pire, il y a eu des brebis galeuses." Pour eux, c'est un phénomène isolé. Beau-

"Tout le monde est vivant, les témoins sont là, les femmes sont dans la force de l'âge. Qu'est-ce qu'on attend?"



Gaël Faye
Romancier, musicien et réalisateur



Marie-Jeanne Muraketete a raconté son histoire pendant trois heures et demie d'un seul trait, sans se lever de sa chaise.

coup ont été auditionnés il y a une dizaine d'années et ont nié. C'est parole contre parole. Le parti pris, c'est de s'intéresser uniquement à ces femmes. Six plaintes ont été reconnues par la justice française et requalifiées au pôle "génocide et crimes contre l'humanité" de Paris. En gros, ces faits sont imprescriptibles. Les trois femmes qui témoignent affirment avoir été violées par plusieurs soldats. Elles affirment que d'autres femmes ont été violées. Je n'ai à aucun moment douté de leur parole. Pour moi, elles disent la vérité. S'il n'y avait pas eu de plainte, on n'aurait jamais réalisé ce film.

G.F. Tout le monde est vivant, les témoins sont là, les femmes sont dans la force de l'âge. Qu'est-ce qu'on attend? Je ne suis pas dans un combat contre l'armée française, je ne pars pas en croisade, je suis un citoyen français qui, à travers une œuvre d'art, essaie de remettre au milieu du débat une affaire complètement oubliée et de soigner ma mauvaise conscience vis-à-vis de ça. Je vis dans un pays, le Rwanda, où des femmes ont porté plainte contre l'armée et devant la justice française et il ne se passe rien pour elles. Ce n'est pas acceptable.

Comment les avez-vous convaincues de parler devant une caméra?

G.F. Pour qu'elles nous fassent confiance, il a fallu revenir souvent, les rassurer et on n'aurait jamais pu le faire sans notre coproductrice et amie qui vit à Kigali: Dida Nibagwire. Elle nous a aidés, car nous sommes des hommes français et elles ont justement porté plainte contre des hommes français. C'est sûr qu'il a fallu trouver sa place, arriver sans les brusquer. L'aide de Dida était centrale. En plus d'être une femme, elle-même est une survivante de ce génocide. Elles se sont peut-être plus facilement confiées parce qu'elles viennent du même désastre.

M.S. Marie-Jeanne, on lui a posé une seule question, elle a parlé pendant trois heures et demie sans s'interrompre, sans aucune relance et sans se lever de sa chaise. Elle a tout raconté. C'est pour vous dire le besoin qu'elles avaient, aussi, de se raconter et de nous raconter les choses.

G.F. Pour moi, ce ne sont pas des victimes, ce sont des femmes héroïques. Elles ont surmonté des épreuves que peu de gens pourraient surmonter. Elles sont toujours debout, elles arrivent à en parler avec une pensée structurée. Elles portent plainte contre une des armées les plus puissantes au monde. C'est David contre Goliath. Elles ont une force et j'aimerais que ce soit cela que l'on retienne de ce film avec la transmission.

Ces femmes reviennent justement aux endroits où ces viols auraient eu lieu. Certains de leurs enfants tiennent à les accompagner. C'est compliqué évidemment d'aborder ce sujet?

M.S. On a demandé à nos trois interlocutrices où elles souhaitaient répondre à nos questions. Marie-Jeanne nous a proposé de retourner à Nyaro, là où se trouvait un ancien camp de réfugiés tenu par les militaires français, où elle a vécu ce calvaire. On a proposé aux autres femmes si elles étaient d'accord et, une fois qu'elles ont dit oui, on est tous partis en bus pendant deux semaines.

G.F. C'est l'une des surprises du film et l'un des moments forts: que leurs filles aient envie d'accompagner leur mère. On n'avait pas du tout anticipé qu'elles avaient des filles qui avaient l'âge qu'elles avaient au moment du génocide. Il y avait d'un coup comme une forme de miroir. On a pu observer comment la parole circulait à l'intérieur des familles. À chaque fois c'est différent. Marie-Jeanne a

raconté à sa fille son histoire. Elle a entamé un travail de transmission. Sa fille avait parfois du mal à aller vers sa mère et à écouter son récit. Concessa, elle, n'a jamais osé en parler à sa fille alors que cette dernière est quand même en demande et en attente. On peut élargir ce jeu complexe de la transmission et de la réception à l'échelle du pays. C'est le gros point d'interrogation de la société rwandaise de demain.

Le film contient de nombreux plans très lents sur un ciel gris-noir, du vent soufflant dans les arbres, etc. Comment avez-vous pensé la réalisation?

M.S. La nature a joué un rôle crucial et important dans le génocide des Tutsis au Rwanda. Cette nature, on s'est dit qu'il fallait la filmer comme des moments de respiration, comme des moments de recueillement... Les témoignages étaient tellement durs, violents, on est tellement dans l'indicible qu'il fallait respirer un peu, digérer la lourdeur des propos. La nature, c'est aussi des marais, des forêts dans lesquelles les Tutsis se sont réfugiés pour échapper aux tueurs. Marie-Jeanne raconte, à un moment, que, quand il pleuvait, les tueurs arrêtaient de tuer...

G.F. Ça paraît absurde... Mais il faut bien comprendre que lorsque vous écoutez les témoignages des bourreaux, les miliciens disent: on travaillait. Ils avaient des journées de 9 h à 17 h. Si vous travaillez, que vous êtes dans votre champ et qu'il se met à pleuvoir, vous allez vous mettre à l'abri. C'est ça, l'horreur de la dimension génocidaire. Le cerveau ne peut pas l'appréhender. Ces hommes étaient en train de découper à la machette des bébés, de violer des femmes, d'émasculer des hommes et, parce qu'il pleut, ils arrêtent et vont se mettre à l'abri. Cela dépasse l'entendement.